
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 9 h 37

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

19 juillet 1999

Alain Platel: La beauté insolite du monde

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Lundi 19 juillet 1999

Le Devoir • p. B1 • 1367 mots

Alain Platel: La beauté insolite du monde

Le chorégraphe et metteur en scène cultive l'art de l'étrange

Martin, Andrée

De passage à Montréal le mois dernier pour présenter *Iets op Bach*, Alain Platel est un humaniste dans l'âme. Tête dirigeante de la compagnie de danse flamande Les Ballets C. de la B., cet artiste de la scène récolte depuis une dizaine d'années des succès aussi fulgurants qu'inattendus. Comme Pina Bausch, il a trouvé une manière toute personnelle, débridée, de parler des choses cachées de l'existence humaine. Ses spectacles sont un regard à la fois tendre et cru sur l'homme et la femme, dont personne ne ressort tout à fait indemne, interprètes comme spectateurs.

Chorégraphe, metteur en scène, mais surtout homme de spectacle, Alain Platel cultive l'art de l'étrange, du dérapage et de l'hybridité. Ses créations aux titres à la fois réalistes et déroutants, *Bonjour Madame*, *Comment allez-vous? Il fait beau aujourd'hui...*, *La Tristeza complice*, *Iets op Bach (Ce petit truc sur Bach)*, etc., placent constamment l'être humain au centre de toutes les interrogations. Ludiques et existentiels, tristes et drôles, poétiques et anarchiques, et surtout inclassables, ses spectacles se plaisent à organiser la folie dans un espace-temps déterminé. Relevant d'une structure non linéaire où l'enfer côtoie sans scrupule le paradis, ses oeuvres possèdent une densité rare, un charme fou et une vérité, souvent

Grenier, Jacques

Alain Platel: «Quand on crée un spectacle avec des gens, et qu'on leur demande d'utiliser leur propre créativité, ils sont souvent attirés par des choses très extrêmes.»

crue, qui dérange à coup sûr les esprits bien pensants. De petits ou de grands malaises, à peine dissimulés. *«Très souvent, les gens sortent de mes spectacles avec la tête pleine, parce qu'il y a beaucoup de choses et d'images qui arrivent en même temps. Je crois que ça rejoint ma fascination personnelle pour le chaos. J'aime beaucoup marcher dans la ville et regarder les petites histoires qui se passent sur le trottoir et dans les rues. Pour moi, ces scènes de rue sont représentatives de la manière dont je vois et perçois le monde, c'est-à-dire un chaos organisé et structuré. Dans mes spectacles, il y a aussi quelque chose de la perversité de chacun, un regard trivial ou encore extrême.»*

Actions extraites du quotidien, zigzags imprévisibles de l'existence, gestes banals, personnages marqués par les contrecoups épineux de la vie, jeux du ridicule et de la dérision, mais aussi chorégraphies complexes, instants sublimes et virtuosité physique se percutent et s'entrechoquent sans cesse dans les créations magnifiquement

© 1999 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliCertificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19990719-LE-039

impures de Platel. Mais derrière cette folie grandeur nature, c'est toute la détresse humaine, le besoin d'être reconnu et aimé de l'autre, et l'incessante recherche du bonheur, désir rarement assouvi, que met en scène inlassablement l'artiste flamand.

Lieu de tous les possibles, la scène chez Platel s'ancre donc dans le présent, dévoile la réalité humaine, et est le théâtre de tous les imaginaires mélangés, amalgamés, triturés. L'insolite s'habille autant de poésie que d'insolence dans ces happenings, dont la distribution est digne d'un étrange carnaval. Adultes et enfants - même de très jeune âge -, mais aussi danseurs, comédiens, musiciens, artistes du cirque s'y retrouvent avec un naturel sentant bon la liberté d'expression. *«J'ai toujours eu envie de faire des spectacles un peu liés au monde extérieur, et à une certaine réalité. Il était donc difficile pour moi de ne laisser parler que des gens d'un certain âge, ou d'une certaine couleur. Pour exprimer ce que je voulais dire, j'avais l'impression d'avoir besoin d'un microcosme, un microcosme qui était un peu représentatif du monde extérieur. C'est à partir de là d'ailleurs que les vieux, les jeunes et les gens de toutes sortes se sont réunis autour de mon travail.»* **Interprètes de l'extrême**

Comme plusieurs de ses émules de la scène contemporaine, hommes et femmes de théâtre ou encore chorégraphes, Alain Platel puise à même ses interprètes la matière dont il compose ensuite ses spectacles. Chacun est invité à s'investir personnellement dès les premières étapes de la création, en y apportant une partie de sa vie et de son expérience propre, positive comme négative. C'est là que les vérités les plus crues, les plus comiques comme les plus

tragiques et les plus déviantes prennent forme et sont proposées comme matériaux à mettre en scène. *«Quand on crée un spectacle avec des gens, et qu'on leur demande d'utiliser leur propre créativité, ils sont souvent attirés par des choses très extrêmes. Cela ne veut pas dire que ces choses se retrouvent dans le spectacle. À un certain moment de la création, il y a un travail très minutieux de sélection. Il y a des danseurs qui, pendant des répétitions, me montrent des choses tellement personnelles, tellement graves, crues ou violentes, que je ne peux pas les mettre dans ma pièce. Ou encore, je ne les mets pas parce que ça n'a pas de sens de montrer ce genre de cruauté. Pour moi, il faut qu'il y ait un certain sens entre les choses que j'installe dans un même spectacle.»*

Dans les compositions en apparence illogiques de Platel, l'un des éléments qui surprend le plus le spectateur, c'est la manière, proprement impudique, avec laquelle les interprètes s'exhibent sur scène. Au delà de la nudité, aujourd'hui banalisée à la scène et à l'écran, l'impudicité des interprètes des Ballets C. de la B. relève du dévoilement des zones déviantes, grises, cachées, voire dans certains cas honteuses, de chacun. Rien d'évident à assumer ce rôle si particulier sur une scène, devant des centaines de spectateurs. *«Chacun de mes interprètes sent un soutien très fort de la part des autres. Le processus de création de mes spectacles demeure très intime, mais ce n'est pas seulement moi qui donne des commentaires sur ce qu'ils font. Les autres membres du groupe ont aussi leur rôle. Et je dois vous dire que la plupart des interprètes avec qui je travaille, dans la vie réelle, sont très pudiques, timides.»* L'expérience du public devant ce

bouillonnement de vie, cette décharge d'énergie et cette hystérie qui pousse à l'épuisement demeure proprement indescriptible. Dans cet éclatement tous azimuts, la laideur a sa place, comme la beauté, le vertige et la simplicité. *«C'est vrai que, lorsqu'on utilise les critères historiques de l'esthétique occidentale, il y a des choses qui ne sont pas belles dans mes spectacles. Pour moi, la beauté, c'est un mélange d'éléments beaux et laids. Quand je regarde les interprètes des différents spectacles que j'ai faits, je m'aperçois qu'ils ont l'audace de montrer différentes facettes d'eux-mêmes. C'est justement cet ensemble qui fait qu'à la fin on commence à aimer ces gens. Pour moi, la véritable beauté d'un spectacle, c'est tous ces éléments qui sont parfois crus, beaux, laids, etc. Comme spectateur, on a un peu l'impression de faire partie du jeu, parce qu'on reconnaît les deux côtés de l'être.»*

Cette manière d'appréhender la création et la scène, dont les artistes belges, Wallons comme Flamands, sont particulièrement friands - les oeuvres de Wim Vandekeybus, de Meg Stuart ou encore de Jan Fabre, avec leur esthétique dégingandée, leur désenchantement perpétuel et leur poésie verbale et corporelle débridée relèvent elles aussi du chaos organisé -, n'est évidemment pas sans rappeler le travail de Pina Bausch, la grande dame du tanztheater allemand. *«La manière dont je travaille n'est absolument pas nouvelle. Pina Bausch est, en ce sens, notre mère. C'est une femme incroyable. Elle a instauré une manière de travailler complètement nouvelle à l'époque. C'était inusité de poser des questions aux danseurs, de demander comment ils se sentaient et ensuite d'utiliser cette information. Quand tu travailles avec*

des gens, tu entends et tu vois des choses qui sont très personnelles. Mais elle est la première, avec des danseurs, à avoir utilisé ce matériel. C'est très difficile d'arriver après elle, parce qu'on a l'impression qu'elle a tout dit sur le comportement humain.» Tout... ou presque. Platel, avec sa cohorte d'être humains en quête d'amour, a aussi un point de vue bien particulier sur le sujet.

UN PARCOURS INATTENDU

Alain Platel est un créateur atypique. Venu à la scène par plaisir et non par aspiration professionnelle, il prend toutes les libertés de celui qui n'a rien à prouver à personne. L'absence de formation comme d'expérience d'une quelconque forme d'art scénique l'amène vers un terrain inusité. *«Je n'ai pas de formation, ni en théâtre ni en danse. Lorsque j'ai commencé à faire des spectacles, je n'avais pas d'histoire. J'étais seulement intéressé à créer des petites choses avec des amis. À ce moment-là, je n'avais pas l'ambition de devenir metteur en scène ou encore chorégraphe, de faire une carrière dans le spectacle.»* Mais la vie en décide autrement. Le succès remporté par ses premiers essais scéniques l'étonne. La non-complaisance qu'il manifeste envers son art ne laisse présager en rien la carrière pour le moins impressionnante qui l'attend. *«Dans le temps, on s'amusait à faire de petites performances avec des amis. À cette époque, j'habitais dans un loft. J'avais donc l'espace pour présenter des choses. Le premier spectacle qu'on a fait, Stabat Mater, n'était destiné à être présenté que deux ou trois fois, pas plus. Mais un organisateur de festival à Anvers nous a invités à son festival, et tout d'un coup nous sommes devenus la découverte de l'année.»*

Orthopédaogogue de métier, son expérience directe de l'être humain au quotidien, avec ses joies, ses peines, ses difficultés et ses cicatrices, module doucement sa création. *«Ce qui me fascine en créant des spectacles avec des gens, c'est comment leur personnalité peut entrer dans l'histoire. Je crois que cela a quelque chose à voir avec mon passé d'orthopédaogogue, où j'étais confronté à des enfants et des adolescents handicapés. Aussi, quand j'ai commencé à faire des spectacles, c'était avec des professionnels de tous les domaines. Il y avait mon médecin, un fromager, des chômeurs, des psychologues, des serveurs, tous des amis à moi. Comme j'ai travaillé avec eux pendant pas mal d'années, c'est quelque chose qui est resté.»*

Après plus de dix années de succès, de tournées à travers le monde, et une série de spectacles qui ont laissé des traces dans la mémoire de ceux qui les ont vus, l'artiste, comme un personnage errant débarqué par hasard sur la scène internationale, annonce sa retraite. Au sommet de sa carrière, Alain Platel a tout à coup envie d'aller voir ailleurs, d'aller vers l'inconnu. *«J'ai décidé d'arrêter. Je veux le faire au bon moment. Je sais qu'il me reste un spectacle à créer, donc un an environ à réfléchir à ce que j'ai envie de faire ensuite. Mais je crois que tout passe par le même chemin, en matière de succès. Pour éviter de devenir un système ou encore d'être prévisible, je crois qu'il faut que je coupe les ponts. Je l'ai déjà fait avec mon métier d'orthopédaogogue. J'ai arrêté au moment où je me sentais le mieux. Je crois qu'ici c'est la même chose. Je me sens très bien, je suis fier de mon travail. Mais j'ai l'impression que ce genre d'expérience doit être courte et forte.»*